

Manuscrit de
Henri Schlumberger 1817-1876
de Guebwiller (Ottavo 1870)

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

MM. H. SCHLUMBERGER, CH. KÖNIG, CH. TRAUT, V. ROBIN,

DE SAINT-FIRMIN, et H. ZEPFFEL

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE COLMAR

PAR

M. LE DOCTEUR FAUDEL

Secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Colmar.

(Extrait du *Bulletin* de la Société, années 1875-76).

COLMAR

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VEUVE CAMILLE DECKER.

1877.

26

M. CHARLES KÖENIG.

M. Charles-Frédéric Kœnig est né le 19 novembre 1797, à Colmar où son père était conseiller à la Cour d'appel. Il fit ses études classiques au collège de cette ville, et celles de droit à la Faculté de Strasbourg. Il soutint sa thèse de licence, le 16 novembre 1816 (*Acte public sur les servitudes imposées par la loi*), et se fit inscrire au tableau des avocats à la Cour de Colmar. Il ne plaida que quelques années, mais eut cependant l'honneur de se voir désigner, en 1822, pour défendre les complices de la conspiration de Belfort.

En 1826, il quitte le barreau pour fonder l'établissement d'horticulture qui porte encore son nom. Il s'adonne dès lors sérieusement à ses études de prédilection comprenant toutes les branches de l'histoire naturelle, et commence ses collections qui ont acquis plus tard une si grande extension. Dans ce but, il fit de nombreux voyages, non-seulement pour réunir des échantillons, mais aussi pour examiner sur place le gisement des minéraux et les dispositions géologiques des différents terrains. C'est ainsi qu'il a parcouru l'Italie, la Hollande, le Danemarck, la Bohême et presque toute l'Allemagne : son principal voyage scientifique est celui qu'il exécuta en 1844, en Suède et en Norvège, avec M. le professeur Schimper, de Strasbourg.

M. Kœnig a toujours été libéral de cœur et républicain de conviction. Il salua d'abord avec joie la révolution de 1830, mais la vit avec regret dévier bientôt de son origine. Nommé capitaine de la garde nationale et conseiller municipal, il fit preuve d'énergie et de dévouement lors de l'émeute que l'impôt sur les boissons suscita à Colmar en 1834 : il s'interposa entre l'autorité et la population, et évita peut-être à sa ville natale de graves complications ¹.

En 1847, il fut choisi par les industriels de l'arrondissement

¹ Ces renseignements sont tirés en partie de la *Biographie impartiale des représentants du peuple*. Paris, 1848.

pour faire partie de la députation chargée de solliciter du gouvernement l'embranchement sur Colmar du canal du Rhône-au-Rhin, démarche qui resta infructueuse malgré ses efforts.

En 1848, l'élection populaire l'appela au poste de commandant de la garde nationale, et, sans avoir sollicité aucune candidature, il fut nommé représentant du peuple par 38,922 suffrages. L'année suivante, il fut encore élu pour l'Assemblée législative; il s'y associa à toutes les mesures libérales et vota contre le ministère dans la question d'Italie.

Compromis dans l'affaire du 13 juin 1849, il dut quitter la France et se réfugia en Suisse; un arrêt de la Haute-Cour de Versailles l'avait condamné par contumace à la déportation. En 1853, un sauf-conduit de M. de Persigny, ministre de l'intérieur, lui permit de rentrer dans ses foyers; enfin, il fut grâcié par décret du 6 août 1854. Toutes ces épreuves, un exil de cinq ans, les sacrifices et les pertes matérielles qui en furent la conséquence, n'ébranlèrent pas son courage; il renonça pour toujours à la vie publique et se remit patiemment à l'ouvrage, partageant son temps entre les études scientifiques et le soin de son établissement horticole.

Nous le voyons alors se livrer à des essais variés sur l'acclimatation et la culture d'espèces nouvelles; les questions d'arboriculture, de viticulture et d'œnologie le préoccupaient particulièrement. Il convient de rappeler ici qu'en 1840, M. Kœnig a publié une intéressante *Notice sur le mélèze*¹: frappé de la dénudation et de l'aridité de nos sommets vosgiens, il indique comme remède la propagation du mélèze qui pouvait y réussir et donner des résultats très-avantageux.

Plus tard, en 1843, comme président de l'*Association viticole du Haut-Rhin*, il prononce un excellent discours sur le préjudice causé à l'industrie viticole alsacienne par les droits exorbitants imposés sur l'introduction en France du bétail étranger,

¹ CH. KOENIG, *Note sur le mélèze et les avantages de sa culture*. Colmar, Decker, 1840, 8°, 20 p.

et l'interdiction frappée par représailles sur nos vins qui s'écoulaient habituellement en Allemagne. Pour relever notre vignoble de cette déplorable situation, il conseille l'amélioration de la culture par des procédés perfectionnés, l'introduction de nouveaux cépages, les soins à donner à la vinification, enfin tous les moyens capables de diminuer la dépense en augmentant le produit.

Il me reste à parler de ses travaux d'histoire naturelle qui offrent assurément de grands mérites. Depuis son retour à Colmar, M. Kœnig employait tous ses loisirs à ranger les nombreux matériaux qu'il avait acquis dans ses voyages. Il avait organisé, dans sa maison de la rue Turenne, un véritable musée : plusieurs pièces garnies de vitrines renfermaient ses précieuses collections disposées avec goût et méthode ; les étiquettes soigneusement écrites de sa main, les catalogues déjà terminés pour diverses séries, tout indiquait en lui un amateur laborieux et entendu. On voyait là bien des exemplaires hors ligne, mais ce n'est pas ce qu'il ambitionnait le plus : ses collections formaient le complément indispensable de ses études journalières. Au maniement et à l'analyse des échantillons, il joignait le travail de cabinet et passait de longues heures dans sa bibliothèque où il avait réuni, à grands frais, les ouvrages scientifiques les plus estimés. Il se tenait constamment au courant du progrès : il aimait surtout à extraire des divers auteurs les faits les plus saillants et à les condenser en un exposé clair et pratique. Il n'a pas, à vrai dire, écrit d'ouvrages spéciaux, mais il a annoté, traduit ou commenté plus de 50 volumes se rapportant à diverses parties de l'histoire naturelle et à l'horticulture.

Un de ses ouvrages cependant doit être spécialement signalé : il forme une série de 9 volumes, dont trois de zoologie et six de botanique, véritable encyclopédie scientifique, comprenant de nombreuses planches coloriées, avec un texte entièrement dû à sa plume. C'est une œuvre réellement originale où l'on trouve une foule d'observations intéressantes, de justes critiques et d'aperçus nouveaux. Pour en donner une idée, en attendant

qu'une analyse plus complète en soit présentée à la Société, nous en extrayons un article sur la *distinction entre l'animal et le végétal*. M. Koenig critique très-judicieusement la séparation de ces deux règnes, généralement adoptée alors, et se trouve ainsi d'accord avec les recherches les plus récentes prouvant que, dans les degrés inférieurs de l'échelle, les êtres se confondent parfois et peuvent même subir des transformations qui les font passer d'un règne à l'autre ¹.

« Linnée a défini *l'animal* un corps organisé, vivant et sentant. Cette définition est bien vague, et laisse beaucoup à désirer; en effet, *l'animal* est organisé; mais le végétal ne l'est-il pas?

L'animal vit: mais qu'est-ce que vivre? La vie n'étant qu'un résultat nécessaire d'un certain système d'organisation, les végétaux vivent aussi. Les animaux sentent: Sentent-ils tous? Le frémissement qu'éprouvent certaines parties d'un *Hedysarum*, la mobilité des folioles de quelques *Sensitives*, la manière dont se rapprochent les palettes qui terminent les feuilles de la *Dionée*, le ressort de quelques étamines, ne sont-ils que l'effet d'une irritabilité machinale? Les plantes grimpantes ne choisissent-elles pas les appuis sur lesquels on les voit étendre ou accrocher leurs tiges débiles? La *Cuscuta*, les végétaux munis de vrilles et l'amoureuse *Valisnérie* n'obéissent-ils pas à une sorte de volonté, lorsqu'ils allongent ce qu'on pourrait considérer comme des espèces de bras ou de tentacules, qui ne s'attachent point indifféremment à tous les corps?

La faculté locomotrice n'est pas, plus qu'un certain mode de vie ou d'irritabilité, un caractère de l'animal; si l'aigle fend les airs avec la vitesse de la flèche, si l'autruche parcourt le désert avec la rapidité des vents, si le cerf et le cheval laissent à peine une trace sur le sol qu'ils effleurent, si le poisson devance le navire impétueusement poussé par la tempête à la surface des mers, et si le serpent flexible se pelotonne, se déroule et se dresse, comme pour vous éblouir par sa mobilité, une multitude *d'animaux* ne vivent-ils point immobiles, apathiques, condamnés à végéter ainsi que les plantes, ou comme d'obscurs champignons? N'en est-il pas qui se composent et se développent à la manière des pierres, qui languissent agrégés et gélatineux à la surface du corail ou de quelques substances cornées, et qui semblent présenter enfin, au contraire, comme le type de la torpeur et de l'insensibilité?

¹ Voir A. GAUTIER, *La chimie des plantes*. (Revue scientifique, n° du 10 février 1877.)

Les caractères chimiques de *l'animal* ne sont guère plus rigoureux, que ceux qu'on a prétendu trouver dans l'exercice de facultés vitales variables à l'infini : les *animaux* sont généralement composés d'azote, et les végétaux de carbone : mais, parmi les végétaux, n'en est-il pas, et particulièrement les crucifères, qui sont un composé d'azote comme les substances animales ? Il est vrai que les uns absorbent cet oxygène dégagé par les autres, et qu'il se fait un échange de principes entre les deux ordres de corps vivants. Mais sous quelque rapport que l'on considère *l'animal* et la plante, on trouvera entre l'un et l'autre une multitude de nuances, tantôt tranchées, tantôt à peine perceptibles, qui ne permettent de les séparer que d'une manière un peu arbitraire.

De nombreuses expériences ont établi que *l'animalité* n'est point une chose assez déterminée pour qu'on puisse distinguer le point où elle finit et celui où le végétal commence. Non seulement il est des êtres chez lesquels les caractères qu'on assigne ordinairement à *l'animal* existent en décroissant, jusqu'au point où une existence ambiguë semble les rejeter dans le domaine de la botanique, mais encore on en a découvert qui sont évidemment des végétaux par leur insensibilité, par leur défaut de locomotion et par leur manière de croître, et chez lesquels les propagules ou semences sont cependant des êtres doués de toutes les facultés qui caractérisent l'animal le plus actif et le plus vivant. Ce fait est digne d'une grande attention, puisqu'il détruit de fond en comble les deux grandes divisions dans lesquelles on croit prétendre ranger en deux règnes les êtres organisés. »

M. Koenig se plaisait aussi à peindre des fleurs, et réunit en un petit volume, sous le titre d'*Amoenitates botanicæ*, une suite de 108 plantes exécutées par lui. Mentionnons encore les observations astronomiques auxquelles il se livrait dans un belvédère élevé à cet effet au-dessus de sa maison, et l'on pourra se rendre compte de son incessante activité. Membre fondateur de notre *Société d'histoire naturelle*, il s'est toujours vivement intéressé à ses travaux ; il a enrichi notre bibliothèque et notre musée de dons précieux, parmi lesquels je me contenterai de citer, d'une part, le grand ouvrage de Cuvier sur les ossements fossiles, 10 vol. avec atlas ; de l'autre, une tête de Gorille adulte, du Gabon, ainsi qu'un magnifique groupe de *Gorgone pinnata* que bien des grands musées pourraient nous envier.

Esprit droit et éclairé, M. Koenig s'est distingué par sa bonté,

sa modestie et son désintéressement. Son patriotisme, son amour de la liberté, lui ont valu bien des épreuves et des sacrifices ; il les a vaillamment supportés en cherchant sa consolation dans l'étude et le travail. Il est mort, le 27 mars 1874, à l'âge de 76 ans, conservant jusqu'à la fin toute la lucidité de son intelligence, et aimant à s'entretenir de questions scientifiques avec les quelques amis qui venaient le visiter.

Vous savez, Messieurs, que pour honorer sa mémoire, et attacher son souvenir à ce musée qu'il avait déjà favorisé de son vivant, sa famille a fait hommage à notre Société du magnifique *Cabinet d'histoire naturelle* que M. Koenig a délaissé. Vous connaissez l'importance de ces collections comprenant plus de trois mille échantillons de minéraux, pierres polies et taillées, roches, fossiles et coquillages, sans compter un nombre immense de doubles destinés aux échanges. Je crois être l'interprète de la Société entière, en renouvelant ici publiquement, à la famille de notre bien regretté collègue, l'expression de toute notre reconnaissance.